

IDÉES/



LA CITÉ DES LIVRES

Par
LAURENT JOFFRIN

Comblers le fossé peuple-élites

Comment réconcilier les «somewhere» et les «anywhere», ceux qui se sentent bien «partout» et ceux qui se sentent de «quelque part»? Le best-seller de David Goodhart est enfin traduit.

Il arrive qu'une seule formule bien trouvée assure le succès d'un livre. C'est le cas pour celui de David Goodhart, sorti il y a trois ans en Grande-Bretagne, devenu best-seller et heureusement

traduit en français par les éditions des Arènes. La formule tient en deux mots : les «*anywhere*» et les «*somewhere*» (en français, où les termes sont moins heureux, les «partout» et les «quelque part»).

Pour cet ancien journaliste du *Financial Times*, créateur d'une revue d'idées respectée, *Prospect*, la vie politique des démocraties est désormais dominée par la division entre deux groupes. Les *anywhere* sont des citoyens diplômés, plus aisés, même s'ils ne sont pas forcément riches, épanouis dans la société mondialisée, même s'ils gardent un attachement à leurs origines nationales ou locales, favorables au changement, même s'ils n'en épousent pas tous les aspects, tolérants avec les cultures venues d'ailleurs, indifférents ou positifs devant l'arrivée de nouveaux migrants, libéraux en matière de mœurs et de culture, solidaires sur le plan social mais sensibles à l'initiative individuelle et à la réussite. Les *somewhere* sont moins diplômés, moins bien lotis, moins mobiles, attachés à leur enracinement local et national, plus méfiants à l'égard des changements sociaux et culturels, rétifs à l'immigration, plus sensibles à l'insécurité qui sévit dans certains quartiers, désireux de préserver

leur mode de vie traditionnel, tentés par des formes de démocratie directe qui contournent la classe politique, adhérant toujours aux valeurs classiques du mérite, du travail, de l'autorité, de la famille et de la nation. On retrouve, on l'aura compris, le couple Macron-gilets jaunes, ou encore les relations difficiles entre la «gauche bobo» et une partie des classes populaires attirées par le populisme. Les *anywhere*, quoique minoritaires (un quart de la population environ), dominent la société; les *somewhere* sont majoritaires, mais ils forment la partie la plus défavorisée du pays, souvent hors des grandes villes, évoluant dans un périmètre d'une dizaine de kilomètres, près de l'endroit où ils sont nés, pour exercer des métiers plus durs et plus mal payés, loin des modes urbaines et des centres de pouvoir, et souvent moqués ou ignorés par le discours dominant qui parvient jusqu'à eux à travers la télévision. On leur parle sans cesse de changement, d'ouverture, de mobilité, de réussite, ce qui est aux antipodes de leur expérience quotidienne.

Pour Goodhart, une petite partie d'entre eux obéit à des préjugés xénophobes; les autres sont simplement traditionnels, souvent anciens électeurs de la gauche, et jugent que le changement et l'ouverture sont pour eux synonymes de menace, de difficultés et d'anxiété. Mélenchon avait déjà différencié parmi les électeurs du RN les «fâchés et les fachos». Ils sont touchés par l'inégalité et l'insécurité, mais tout autant, et peut-être plus, par les bouleversements culturels qui ont affecté depuis un demi-siècle les sociétés occidentales qui ont brouillé leurs repères et dévalué ce à quoi ils croient par héritage ou par choix. Ainsi l'histoire politique récente, poursuit Goodhart, est celle d'une protestation et d'une revanche sur ce sort pénible, qui a conduit les *somewhere*, jusque-là répartis entre droite et gauche classiques (avec une majorité à gauche), à soutenir les leaders nationalistes, dont ils n'épousent pas forcément les outrances, mais qui leur semblent plus proches d'eux, qui leur ressemblent à certains égards et qui disent tout haut ce qu'ils pensent tout bas en fustigeant le sentiment de supériorité condescendante qui anime souvent les *anywhere*.

Bien sûr, ce thème a déjà été exploré par Christophe Guilluy, Jean-Claude Michéa ou Jean-

Pierre Le Goff, et largement récupéré par une droite conservatrice ou nationaliste. Là où Goodhart se singularise, c'est qu'il est lui-même un *anywhere*, journaliste, intellectuel bien dans sa peau, cosmopolite et libéral, longtemps proche du New Labour de Tony Blair. Il s'est peu à peu mis à la place des *somewhere*, dont il décrit de manière précise, à la fois chiffrée et vivante, les réactions, les plaintes et les vicissitudes. Point de plaidoyer oblique pour le national-populisme: plutôt un effort empathique de compréhension qui met l'accent

avant tout sur les valeurs et la culture, plus que sur l'économie, et recherche les voies d'un compromis entre les deux groupes, hors duquel, dit-il, nous irons vers des affrontements de plus en plus durs.

Le message s'adresse notamment à la gauche, principale victime politique de cette évolution, qui a vu une grande partie des classes populaires désertter le camp progressiste.

Goodhart lui propose, non d'adopter tout de go le discours de ses adversaires, ni de se lancer dans un improbable «populisme de gauche», mais de corriger son discours et ses propositions en se rapprochant des *somewhere*, en faisant preuve de proximité et de compréhension vis-à-vis des oubliés du monde enchanté de l'ouverture et de l'individualisme. C'est là que la discussion, ou la polémique, commencera. Goodhart suggère d'amender l'éloge automatique du changement et de la nouveauté, de réévaluer le travail et le mérite, de reprendre l'action politique à la base, en partant des réalités locales, de réhabiliter l'échelon national, qui est la référence commune des *somewhere*, de réguler l'immigration, de consacrer autant d'argent public aux filières professionnelles et à l'apprentissage qu'aux grandes écoles et aux universités, etc. En bref, de s'adresser aux «populistes décents» (que Goodhart distingue des électeurs xénophobes ou autoritaires) pour convaincre cette partie du peuple que les progressistes diplômés qui tiennent le haut du pavé ne sont pas ses ennemis. Chacune de ses propositions fera sursauter lesdits progressistes et on peut considérer que cette «triangulation sociale» revient à baisser pavillon ou à passer à droite. Réaction un peu courte: les idées dérangeantes de Goodhart obligent la gauche à réfléchir aux moyens de réduire le fossé qui la sépare de ses anciens mandants. ◀



DAVID GOODHART
LES DEUX CLANS
Les Arènes,
400 pp., 20,90 €.

L'ŒIL DE WILLEM

